L'Histoire des Collections de Mammifères et d'Oiseaux du Muséum

(Leçon inaugurale du cours de Zoologie des Mammifères et des Oiseaux, prononcé le 1er mars 1950).

Par Jacques Berlioz,
Professeur au Muséum National d'Histoire Naturelle.

Monsieur le Directeur,
Mes chers Collègues,
Mesdames, Messieurs,

Lorsque, tout enfant encore, je commençais à visiter le Jardin des Plantes et les galeries du Muséum, je ne pouvais guère songer qu'un jour je serais appelé à faire partie du corps dirigeant de cette illustre institution... Et pourtant un secret instinct me portait à envisager déjà comme tout naturelle une vie professionnelle passée au milieu des merveilles que j'y découvrais, parmi ces Oiseaux surtout qui, de très bonne heure, avaient attiré mes préférences. Aujourd'hui ce rêve d'enfant est devenu une réalité et, devant cette marque de confiance qui m'appelle à la succession d'une chaire à laquelle restent attachés des noms célèbres, je tiens tout d'abord à exprimer ma gratitude à MM. les Professeurs du Muséum et à MM. les Membres de l'Académie des Sciences, dont le choix m'a jugé digne d'accéder à cette charge. Ayant travaillé déjà dans ce service durant de longues années, j'en connais trop le rayonnement à l'étranger et les multiples activités pour ne pas mesurer tout l'honneur de cette distinction.

Une ligne de conduite me paraît pourtant devoir s'imposer : l'expérience enseigne en effet le plus souvent que dans la vie des organismes, quels qu'ils soient, mais en particulier de ceux qui, comme le Muséum, possèdent déjà un lointain passé de traditions glorieuses et gardent pourtant un rôle bien défini à remplir, le premier devoir de ceux auxquels incombe le soin de perpétuer leur activité est de ménager une heureuse balance entre les traditions à conserver et les mesures de rajeunissement nécessaires pour en assurer la vitalité.

Parmi les traditions, il en est une à laquelle je me garderais bien aujourd'hui de vouloir faillir : c'est celle qui consiste à consacrer toute leçon inaugurale à un retour vers le passé pour rappeler entre autres l'œuvre accomplie par nos prédécesseurs. Mais cette œuvre devient, avec le recul des années, si considérable, du fait surtout de

la dualité du caractère de cette chaire, partagée entre sa fonction pédagogique et sa fonction de conservation de collections, que je devrai me contenter aujourd'hui de vous en tracer une brève esquisse historique. J'y voudrais du moins, tout en rendant un juste hommage aux personnalités scientifiques qui se sont succédées à la tête de ce service, m'attarder aussi un peu sur ceux de leurs contemporains et collaborateurs qui, plus obscurs et plus rarement à l'honneur, ont le plus largement contribué à la constitution des Collections du Muséum, c'est-à-dire de ce magnifique patrimoine scientifique, dont la perennité assure la leçon de choses nécessaire, sans laquelle une connaissance exacte et approfondie de la nature reste impossible.

Ils ont été très nombreux, ces zélateurs du Muséum, naturalistes dans l'âme et grands voyageurs, dont la hardiesse et le mépris des difficultés ont soutenu l'ardeur; parfois aux dépens de leur vie, car les expéditions lointaines auxquelles ils prirent part s'achevèrent plus d'une fois tragiquement. Aussi peut-on dire d'eux qu'ils ont, discrètement et sans fausse gloire, tenu à rester simplement des serviteurs dévoués du progrès des sciences naturelles. Je souhaiterais que cette première leçon, en inscrivant dans vos mémoires leurs mérites trop souvent oubliés, reste un hommage à leur valeur en même temps qu'une compensation, si faible soit-elle, à cette injuste indifférence.

*
* *

Lorsqu'en pleine période révolutionnaire, en 1793, le Muséum National d'Histoire Naturelle fut constitué en Administration d'Etat, dans les statuts qui le régissent encore aujourd'hui, il lui restait de la période antérieure de son existence, lorsqu'il était le Cabinet d'Histoire Naturelle du Roi, un patrimoine, sans doute assez beau pour l'époque, de Mammifères et d'Oiseaux naturalisés, provenant des collections de M. DE BUFFON. Mais la presque totalité de cette documentation ancienne, victime inéluctable du temps, n'existe plus à l'heure actuelle, à l'exception de quelques rares spécimens, reliques précieuses malgré leur aspect délabré. Pourtant l'époque du célèbre « naturaliste en dentelles » avait eu du moins ce mérite de diffuser le goût des choses de la nature et d'éveiller à cet égard une saine curiosité. N'est-ce pas l'époque où le pharmacien BÉCŒUR [1], qui était aussi un naturaliste averti, découvrait la formule chimique d'une préparation restée si fort en usage parmi les collectionneurs d'objets d'histoire naturelle ? On peut même s'étonner, si l'on songe aux difficultés matérielles comme à la longueur et à l'insécurité des

1. Jean-Baptiste BÉCŒUR, apothicaire à Metz (1718-1777).

voyages maritimes, de la quantité de documents, tant vivants que naturalisés, qui étaient alors reçus dans les ménageries et les cabinets d'histoire naturelle de l'Europe : l'Amérique du Sud surtout, avec ses comptoirs anciens du Brésil et des Guyanes, avait déjà fourni un aperçu substantiel de ses ressources animales et végétales, si prodigieusement variées.

De cette période pourtant je ne retiendrai que le nom du voyageur-naturaliste Pierre Sonnerat, qui, né à Lyon vers 1745, mourut à Paris en 1814, après avoir accompli plusieurs grands périples dans l'Océan Indien et en Extrême-Orient. La notoriété lui fut acquise dès son premier voyage, qui, de 1768 à 1774, lui permit de visiter les îles Mascareignes, les Seychelles, les Philippines, les Moluques et jusqu'à la Nouvelle-Guinée. Il en rapporta en particulier la première documentation un peu précise que l'on ait eue jusqu'alors sur les Oiseaux-de-paradis et même, assez paradoxalement, sur les Manchots. Cet exploit lui valut en tout cas, à son retour en France, le titre de « Correspondant du Cabinet du Roi ». Quelques mois à peine s'étaient écoulés qu'il repartait pour un second voyage, au cours duquel il visita l'Inde, Ceylan et la Chine (de 1774 à 1781). Ses randonnées ultérieures paraissent par contre n'avoir laissé que très peu de traces. Le Muséum possède encore de lui quelques sujets recueillis probablement au cours d'un de ses deux premiers voyages, entre autres un spécimen de « Pigeon hérissé » de l'île Maurice, appartenant à une espèce actuellement éteinte et qui reste un document de valeur inestimable.

C'est en 1793, par le décret du 10 juin, que le Muséum fut organisé, on le sait, en grande partie sur le modèle et avec le personnel de l'ancien « Cabinet du Roi ». Il comprenait alors douze chaires magistrales, dont l'une, celle de Zoologie des Vertébrés, fut confiée à un jeune homme de 21 ans, Etienne Geoffroy Saint-Hilaire. Dès l'année suivante, en décembre 1794, cette chaire fut à son tour divisée en deux, l'une devant être consacrée à l'étude des Mammifères et à celle des Oiseaux, l'autre à l'étude des autres Vertébrés. C'est ainsi que fut fondé ce service que j'ai l'honneur de diriger aujourd'hui et qui résultait, tel qu'il est encore, de cette association des deux groupes zoologiques les plus évolués : les Mammifères et les Oiseaux.

Etienne Geoffroy Saint-Hilaire [1] en était resté le premier professeur titulaire et il occupa ce poste jusqu'en 1841, c'est-à-dire trois ans avant sa mort. Au cours de ses 48 années de professorat, il s'acquit une grande réputation, dûe à son érudition éclectique, à son esprit entreprenant, avec des tendances philosophiques rappelant celles de Buffon. Il s'était attaché personnellement plutôt à des

1. Etienne Geoffroy Saint-Hilaire (1772-1844), Professeur au Muséum.

sujets de zoologie générale et à l'étude des Mammifères, sur lesquels il publia de très importants mémoires, qui ont fait autorité. — Mais ce n'était pas encore l'époque où les sciences naturelles pouvaient s'évader du domaine des généralisations, et où un savant de cabinet pouvait se doubler d'un naturaliste sur le vif. Pourtant Et. GEOFFROY SAINT-HILAIRE prit part aux deux expéditions scientifiques qui accompagnèrent les armées napoléoniennes, la première en Egypte, en 1798, — la seconde au Portugal, en 1808. Plus tard, sa conscience de conservateur des collections nationales sut du moins encourager largement les entreprises des voyageurs-naturalistes, chargés de missions du Muséum.

Car, dès avant et bien plus encore après la Révolution, comme en toutes les périodes qui suivent les graves soubresauts de la politique, une fièvre de voyages et d'aventures lointaines s'était emparée de la jeunesse de France. Il est regrettable que je n'aie pas à parler ici d'un des plus remarquables pionniers de l'Ornithologie, de ce François LEVAILLANT [1], qui par ses voyages et ses séjours en terres tropicales, surtout en Afrique australe, s'était acquis dès cette époque une renommée assez internationale. Il semble que pour des raisons restées mystérieuses, quoique sans doute politiques, le Muséum de Paris et lui-même se soient volontairement et constamment tenus à l'écart l'un de l'autre.

Mais, dès l'an VIII, c'est-à-dire en 1800, une grande expédition navale, comprenant des savants spécialisés en différentes branches, quittait la France, sous les auspices des pouvoirs officiels, afin de faire le tour du Monde et d'en rapporter toute documentation possible concernant l'histoire naturelle et la géographie. Ce fut la glorieuse et tragique campagne des deux corvettes aux noms évocateurs : *Le Géographe* et *Le Naturaliste*, — campagne qui fut placée sous le commandement du Capitaine BAUDIN et à laquelle prirent part une douzaine de jeunes naturalistes pleins d'enthousiasme et de dynamisme, parmi lesquels PÉRON, LESUEUR, MAUGÉ, LESCHENAULT DE LA TOUR, LEVILLAIN, PETIT, BOULANGER. Plus de la moitié d'entre eux, dont le Capitaine BAUDIN lui-même, devaient périr en cours de route ou peu après leur retour, par suite des privations et des maladies qui les décimèrent impitoyablement. En l'espace de près de trois ans, ils visitèrent les îles Malouines, le détroit de Magellan, diverses parties de l'Océanie et ils revinrent ensuite par les îles Mascareignes et l'Afrique du Sud. C'est surtout à l'exploration des régions côtières de l'Australie, continent resté jusqu'alors aussi inhospitalier que possible, que reste attachée la gloire de cette expédition. Le Muséum lui doit en particulier une des pièces actuellement les plus précieuses de tout son patrimoine, pour ne pas dire :

1. François LEVAILLANT (1753-1824), voyageur-naturaliste.

la plus précieuse, puisqu'elle est et restera absolument, de par la force des choses, unique au monde : c'est l'Emeu noir, grand Oiseau coureur dont l'extinction devait suivre de près le passage en Australie de l'expédition BAUDIN. Celle-ci du moins en avait rapporté trois spécimens vivants, qui furent offerts à l'Impératrice Joséphine, et dont le seul qui subsiste naturalisé est celui que vous pouvez encore admirer aujourd'hui dans la Galerie du Muséum.

La triste destinée des jeunes naturalistes victimes de cette expédition ne devait ni ralentir le zèle, ni décourager l'enthousiasme de leurs émules dans les années qui suivirent. D'ailleurs l'un d'eux, qui avait survécu, J.-B. LESCHENAULT DE LA TOUR [1], devait, après un repos de quelques années en France, fournir une nouvelle et brillante carrière de naturaliste dans l'Inde, où il resta pendant six ans, de 1816 à 1822, directeur du Jardin botanique de Pondichéry. Il y fut suivi de près par deux autres jeunes voyageurs, Pierre-Médard DIARD et Alfred DUVAUCEL, qui se signalèrent également parmi les premiers pionniers scientifiques des Indes orientales.

DIARD, né en Touraine en 1794, mort en 1863 à Batavia, était un élève de G. CUVIER et il s'était lié d'amitié avec DUVAUCEL [2], qui était le propre beau-fils de ce célèbre professeur au Muséum. Les deux jeunes gens résolurent, en 1817, de partir pour l'Inde. Ils se fixèrent d'abord à Chandernagor et s'y attirèrent une rapide réputation en fondant dans cette ville, alors française, un Jardin des Plantes en miniature. Mais, après un aventureux et pénible voyage en Malaisie et à Sumatra, leur destinée devait, sans rompre pourtant leur amitié, diverger aussi complètement que leur commun idéal les avait réunis au départ : DUVAUCEL en effet retourna dans l'Inde, où il ne tarda pas à mourir, très jeune encore, à Madras en 1824, tandis que DIARD, après de nouvelles aventures en Indochine, au cours desquelles il devait être l'un des premiers à visiter les fameuses ruines d'Angkor, se fixait pour toujours à Batavia. Il s'y était acquis déjà l'estime et la bienveillance du gouvernement néerlandais et il y fut nommé directeur des cultures pour Java. L'atmosphère enchanteresse, la prodigalité de la nature dans ces capiteux pays d'Extrême-Orient avaient entraîné cette décision de la part de ce naturaliste de race, mais non au point de lui faire oublier sa patrie, car il resta toujours, — autant du moins que le lui permettait sa fonction officielle, — un zélé pourvoyeur des collections du Muséum. C'est ainsi que de DIARD, comme de DUVAUCEL et de LESCHENAULT DE LA TOUR, le Muséum conserve encore un certain nombre de spécimens de Mammifères et d'Oiseaux naturalisés, qui ont été les premières bases de ses collections orientales, devenues si considérables en des temps plus récents.

1. Jean-Baptiste LESCHENAULT DE LA TOUR (1773-1826), Correspondant du Muséum.
2. Alfred DUVAUCEL (1793-1824), Voyageur-naturaliste.

Vers la même époque, tandis que ces hardis naturalistes partaient vers leur destinée en Extrême-Orient, un autre voyageur se taillait une égale renommée par son zèle à explorer, pour le compte du Muséum de Paris, les autres continents tropicaux : c'est Pierre-Antoine DELALANDE, né à Versailles en 1787, mort à Paris en 1823. Fils d'un préparateur-taxidermiste fort apprécié du Muséum, il s'était fait connaître, encore très jeune, en accompagnant au Portugal la Mission d'Et. GEOFFROY SAINT-HILAIRE (1808). Quelques années plus tard, en 1816, le Gouvernement de la Restauration l'attacha, à titre de naturaliste, à l'ambassade du Duc de LUXEMBOURG, qui était alors envoyée au Brésil, et DELALANDE rapporta de ce pays de fort belles collections, qui furent déjà très appréciées à ce moment. Mais c'est surtout son voyage en Afrique du Sud, de 1818 à 1821, qui lui fournit l'occasion de réunir une vaste documentation, de tout premier ordre, semble-t-il, pour l'époque : il en subsiste encore à l'heure actuelle, comme de son voyage au Brésil, un assez grand nombre de sujets, malheureusement quelque peu endommagés par le temps. Du moins son voyage avait-il contribué largement à faire connaître les ressources animales de cette région de l'Afrique, déjà illustrée par son prédécesseur LEVAILLANT, et qui le fut encore davantage, dans la suite, par ses propres neveux, les 3 frères Edouard, Jules et Alexis VERREAUX, lesquels, dès leur plus jeune âge, marchèrent brillamment sur ses traces.

Enfin, de l'époque d'Et. GEOFFROY SAINT-HILAIRE, le nom d'un autre grand voyageur-naturaliste bien connu de tous s'impose encore à l'attention : c'est celui d'Alcide d'ORBIGNY [1], qui se livra à un long voyage d'étude en Amérique du Sud, de 1826 à 1833, et fit connaître, en savant aussi électique qu'entreprenant, les richesses naturelles des divers pays Andins, et surtout de la Bolivie. D'ORBIGNY possédait un esprit scientifique d'une clarté et d'une qualité rares, et également doué pour différentes disciplines. On peut dire que le Muséum, où il devint d'ailleurs plus tard professeur de paléontologie, lui doit sa première collection d'Oiseaux scientifiquement réunie, — selon le sens moderne que l'on donne à ce terme de « collection scientifique », c'est-à-dire comportant des indications documentaires précises de localités et de dates, dont on ne soupçonnait guère alors l'utilité. A l'heure actuelle, la collection d'Oiseaux boliviens rapportée par d'ORBIGNY reste encore un des documents les plus fréquemment consultés pour les études relatives à la faune néotropicale.

Cependant, en 1841, Et. GEOFFROY SAINT-HILAIRE cédait à son fils Isidore [2] sa place de professeur de Zoologie des Mammifères et des Oiseaux, et ce nouveau titulaire devait la conserver jusqu'à sa mort,

1. Alcide DESSALINES D'ORBIGNY (1802-1857), Professeur au Muséum.
2. Isidore GEOFFROY SAINT-HILAIRE (1805-1861), Professeur au Muséum.

survenue en 1861. Il ne semble pas que ses contemporains aient été aussi empressés à reconnaître à Isid. Geoffroy Saint-Hilaire autant de mérites et de notoriété scientifiques qu'à son père. Sans doute ses publications ont-elles gardé moins d'importance, et sa tournure d'esprit l'éloignait-elle davantage des discussions dogmatiques, si prisées à cette époque. Par contre la direction de son service ne fut pas moins heureuse et la postérité lui doit même sans doute une œuvre plus durable : c'est que, secondé par un aide-naturaliste de qualité, le Dr. Pucheran [1], il apporta tous ses soins à la mise en valeur et à l'accroissement méthodique des collections dont il avait la charge et dont le rangement, au dire de ces mêmes contemporains et des naturalistes étrangers de l'époque, avait peut-être été un peu négligé sous la direction précédente, qui s'était contentée de les accumuler.

Et. Geoffroy Saint-Hilaire avait eu la bonne fortune d'accueillir les collections d'A. d'Orbigny. Isid. Geoffroy Saint-Hilaire eut celle d'accueillir les récoltes, encore plus considérables, faites dans ce même continent Sud-américain par une importante mission dirigée par le Comte Francis Laporte de Castelnau et dont le zoologiste spécialisé était un tout jeune attaché au Muséum, Emile Deville. Deville [2], qui devait mourir si prématurément durant un deuxième voyage au Brésil, avait réuni au cours de son premier voyage dans la Haute-Amazonie, de 1843 à 1847, une très vaste collection d'Oiseaux et de Mammifères, comprenant entre autres un grand nombre de formes jusqu'alors inconnues et qui firent l'objet, durant les cinq ou six années qui suivirent le retour de ces voyageurs, de multiples mémoires scientifiques, signés des naturalistes les plus distingués de l'époque. Le Muséum possède encore en grande partie cette précieuse documentation, plus que centenaire aujourd'hui, et qui renferme un grand nombre de types de descriptions. Ce fut, avec la collection D'Orbigny, la base des magnifiques séries néotropicales, qui sont devenues par la suite une des richesses du service d'Ornithologie.

Je ne parlerai en passant que pour mémoire du Prince Ch. Bonaparte, contemporain d'Is. Geoffroy Saint-Hilaire et d'Alc. d'Orbigny. Ce fut pourtant une curieuse personnalité scientifique, adonnée de bonne heure avec passion à toutes les recherches concernant l'histoire naturelle et surtout l'Ornithologie, mais qui n'a laissé en réalité qu'assez peu de traces au Muséum. C'est aussi que son existence, agitée et errante, fut victime, dès sa naissance, en 1803, des conjonctures politiques les plus paradoxales, victime tout d'abord des sentiments familiaux un peu despotiques de son oncle Napoléon I[er], victime ensuite d'une captivité en Angleterre, victime enfin

1. Docteur Jacques Pucheran (1817-1894), Aide-naturaliste au Muséum.
2. Emile Deville (1824-1853), Attaché au Muséum.

des suspicions que, postérieurement à 1815, toutes les chancelleries d'Europe gardèrent longtemps vis-à-vis de la famille de NAPOLÉON. Il ne put se fixer que pendant ses toutes dernières années à Paris, où, cousin de l'Empereur NAPOLÉON III, il mourut en 1857, comblé d'honneurs. Mais les productions de son esprit laborieux et les trésors de ses collections ornithologiques sont restés dispersés un peu partout, ainsi qu'il était à craindre de la part de ce précurseur bien involontaire de la citoyenneté du monde, — dispersés surtout tout au moins parmi ses trois patries d'adoption successives : l'Italie, les Etats-Unis d'Amérique et la France.

* * *

En 1862 devait s'ouvrir pour la Chaire des Mammifères et des Oiseaux une période tout particulièrement prospère, avec l'accession à la tête de ce service d'Henri MILNE-EDWARDS [1], qui le dirigea jusqu'en 1876, puis, après sa retraite, de son fils Alphonse [2], qui mourut lui-même en 1900, après avoir officiellement scellé l'énorme accroissement des collections du Muséum par l'installation et l'inauguration, en 1889, de la Nouvelle Galerie de Zoologie, telle qu'elle se présente encore aujourd'hui. Henri MILNE-EDWARDS avait d'abord été titulaire au Muséum de la Chaire d'Entomologie, Alphonse M. EDWARDS commença, quant à lui, sa carrière pédagogique comme professeur de Zoologie à l'Ecole de Pharmacie de Paris (qui n'était pas encore Faculté à cette époque). L'un et l'autre ont laissé le souvenir de naturalistes de la plus haute classe, ayant su allier une connaissance précise et objective des faits, nécessaire dans le rôle spécialisé du Muséum, à une érudition générale très électique, qualités auxquelles il convient de joindre également des dons éminents d'administrateurs, dont Alph. MILNE-EDWARDS fit preuve tout particulièrement à titre de Directeur du Muséum depuis 1891 jusqu'à sa mort.

De même que les grands chefs d'état savent s'entourer de personnalités propres à seconder leurs efforts, de même l'activité scientifique des MILNE-EDWARDS sut encourager largement le zèle des voyageurs et des naturalistes les plus éclairés de l'époque, qui gravitèrent avec empressement autour d'eux. Je dois me contenter de vous rappeler ceux qui, soit célèbres, soit plus oubliés, ont le plus mérité, par l'importance de la documentation rapportée au service des Mammifères et des Oiseaux, la gratitude de ce service.

Tout d'abord l'Abbé Armand DAVID. L'Abbé DAVID [3] était missionnaire en Chine à une époque où ce pays commençait à peine à se

1. Henri MILNE-EDWARDS (1800-1885), Professeur au Muséum.
2. Alphonse MILNE-EDWARDS (1835-1900), Professeur au Muséum.
3. Armand DAVID (1826-1900), Missionnaire lazariste.

laisser pénétrer par les Européens. Il avait été désigné en 1861 par le Gouvernement français pour aller fonder des écoles à Pékin : il y devint rapidement, en fait, le véritable et incomparable pionnier de toutes les explorations biologiques dans l'intérieur de ce pays, qu'il parcourut en plusieurs voyages, de 1862 à 1874. Ses qualités de diplomate, jointes à une énergie peu commune et à un dévouement sans bornes aux recherches de sciences naturelles, lui avaient permis d'aborder des régions quasi inaccessibles jusqu'alors et d'en envoyer au Muséum une documentation hors pair, toute nouvelle pour l'époque. Par la suite, ses collections sont d'ailleurs restées un encouragement pour les toujours si dévoués Missionnaires français en Extrême-Orient, qui ont continué son œuvre et n'ont cessé de combler libéralement le Muséum des fruits de leurs recherches. Parmi tant de découvertes remarquables que la Science doit à l'Abbé David, je rappellerai surtout cet Ours des bambous, si curieux, appelé « le Grand Panda » et ce Cervidé, auquel Milne-Edwards, en le décrivant, a attaché le nom de celui qui l'a découvert : c'est le Cerf du Père David, qui ne vivait déjà plus à cette époque que dans l'enceinte interdite du Parc impérial de Pékin et dont un couple put être envoyé vivant, en 1866, à la Ménagerie du Jardin des Plantes. Cette espèce, qui paraît avoir été exterminée dans son pays natal lors de la guerre des Boxers en 1900, a été fort heureusement acclimatée et élevée en Angleterre, où existe encore, à Wobburn Abbey, un troupeau de ses derniers survivants.

Moins connu sans doute que cet illustre voyageur, Alfred Marche [1] a rapporté pourtant aussi des collections d'un non moins grand intérêt. Il s'était montré épris, dès sa jeunesse, de voyages et de recherches scientifiques, mais la première exploration importante à laquelle il prit part fut celle du Gabon, entreprise en 1872 en compagnie du Marquis de Compiègne. Puis, après deux autres voyages en Afrique, il décida de visiter, seul, de 1880 à 1883 les îles Philippines, et, de 1886 à 1888, les îles Mariannes, en Océanie : c'est surtout de ces deux archipels, encore fort peu prospectés scientifiquement jusqu'alors, qu'il rapporta la documentation la plus précieuse et la plus variée, comprenant entre autres de nombreuses espèces inconnues d'Oiseaux. Le nom de Marche reste donc indissolublement lié à l'histoire de l'exploration scientifique de ces contrées océaniennes, et, si sa mort prématurée, survenue à Paris en 1898, a interrompu de façon si regrettable sa brillante carrière d'explorateur, le Muséum de Paris ne lui doit pas moins la connaissance d'une faune, dont pratiquement jamais après lui ne lui sont plus parvenus que bien rarement quelques éléments disparates.

Plus remarquables peut-être encore par la qualité de leur prépa-

1. Alfred Marche (1843-1898), explorateur et naturaliste.

ration, mais moins riches en formes inédites, les collections de Mammifères et d'Oiseaux données au Muséum vers la même époque par L.-R. GERMAIN [1] méritent, elles aussi, une mention particulière. Vétérinaire de l'Armée, GERMAIN avait pu donner libre cours à ses dons de naturaliste durant toute sa carrière coloniale, et les divers postes qu'il occupa professionnellement, tant en Algérie, de 1856 à 1858, que, par la suite, en Cochinchine, de 1862 à 1867, et enfin, en 1875, à la Nouvelle-Calédonie, lui permirent d'assembler sur la faune de ces différents pays une très vaste et riche documentation. Après son retour définitif en France, il confia toute cette documentation au Muséum et il publia, soit seul, soit en collaboration avec Emile OUSTALET, alors aide-naturaliste, puis successeur d'A. MILNE-EDWARDS, de nombreuses études sur ses récoltes ornithologiques. Ses collections cochinchinoises restent encore actuellement tout particulièrement appréciées du point de vue biogéographique, car ce sont elles qui ont fourni les premiers éléments susceptibles de laisser discerner les affinités malaises de cet extrême Sud de l'Indochine française et elles renferment même des sujets dont on n'a pas retrouvé d'homologues en des temps plus récents.

Enfin, un peu plus tard, un grand explorateur en Afrique française, Jean DYBOWSKI, devait aussi faire apprécier son dévouement aux recherches d'histoire naturelle, en rapportant au Muséum les premières collections vraiment importantes d'Afrique équatoriale, qui aient été reçues par cet établissement. DYBOWSKI [2], après avoir accompli plusieurs voyages d'études dans le Sahara, avait été chargé en 1891 d'une importante mission à la fois politique et scientifique en vue de seconder les plans grandioses que la Mission CRAMPEL, partie un an auparavant, s'efforçait d'exécuter pour affermir l'autorité française dans les territoires alors inexplorés compris entre le Moyen-Congo et le Tchad. On connaît la fin tragique de la Mission CRAMPEL, dont tous les membres européens furent assassinés traîtreusement. DYBOWSKI, tout en reprenant les desseins politiques de CRAMPEL, dont il réussit d'ailleurs à venger la mort en faisant justice des coupables, n'a cessé de réunir, au cours de son voyage, surtout entre l'Oubangui et le Chari, de longues séries de Mammifères et d'Oiseaux, qui constituaient à cette époque une base d'études sans précédent en raison des précisions nouvelles qu'elles apportaient sur un sujet qui n'était encore que si superficiellement connu. Encore aujourd'hui ces collections de DYBOWSKI, qui se complétèrent par la suite d'autres récoltes faites dans les mêmes régions, restent une part importante de la vaste collection africaine que possède le Muséum.

Entre temps pourtant, à côté de cette documentation personnelle

1. Louis-Rodolphe GERMAIN (1827-? 1917).
2. Jean DYBOWSKI (Paris, 1856-1928), Directeur de l'Ecole coloniale de Nogent.

réunie sur le vif par de dévoués naturalistes du Muséum et par des Chargés de missions officiels, H. et A. MILNE-EDWARDS avaient eu l'habileté et la bonne fortune d'intégrer parmi les richesses de leur service trois collections ornithologiques des plus remarquables tant par la qualité que par la quantité de spécimens, et qui avaient été constituées, avec un soin et une persévérance dignes des plus grands éloges, par des personnalités privées :

— l'une provenait des frères Jules et Edouard VERREAUX, ces célèbres marchands-naturalistes de Paris, neveux de DELALANDE, dont je vous ai parlé précédemment. Ils avaient connu, vers le milieu du XIXe siècle, à la suite de leurs voyages en Afrique australe, dans les Indes orientales et en Australie, une vogue très considérable parmi tous les cercles scientifiques internationaux, au point que leur magasin de la Place Royale (aujourd'hui Place des Vosges) était devenu le rendez-vous de toutes les notabilités des sciences naturelles à cette époque. Jules VERREAUX [1], qui avait été d'ailleurs le principal pourvoyeur de ces admirables collections, se trouva, vers la fin de sa vie (de 1865 à 1873), attaché au Muséum en qualité d'aide-Naturaliste d'H. MILNE-EDWARDS ;

— la seconde de ces collections fut léguée par un généreux mécène, dont le nom est encore présent à toutes les mémoires, le Dr. MARMOTTAN, qui dotait ainsi le Muséum de Paris d'un ensemble à la fois spectaculaire et documentaire d'Oiseaux de France et d'Europe, d'un intérêt sans rival à cette époque ;

— enfin la troisième, particulièrement considérable et universelle, fut donnée avant sa mort, entre 1895 et 1900, par un non moins généreux bienfaiteur, Adolphe BOUCARD [2]. BOUCARD était un marchand-naturaliste français établi à Londres, qui avait réussi, par ses voyages et ses séjours au Mexique et en Amérique centrale, puis par ses publications et par son commerce d'objets d'histoire naturelle, à faire refleurir en Angleterre cette vogue dont les VERREAUX avaient joui pendant de longues années en France. Grâce à sa donation, la collection scientifique d'Oiseaux du Muséum se trouva d'un seul coup presque doublée.

*
* *

Lorsqu'après la mort d'Alph. MILNE-EDWARDS en 1900, Emile OUSTALET [3], qui avait travaillé pendant longtemps à ses côtés à titre d'aide-naturaliste, lui succéda comme professeur titulaire de la Chaire de Zoologie des Mammifères et des Oiseaux, il put tout naturellement continuer, avec sa compétence et son affabilité renom-

1. Jules P. VERREAUX (1807-1873), Voyageur-naturaliste.
2. Adolphe BOUCARD (1839-1905), Voyageur-naturaliste.
3. Emile OUSTALET (1844-1905), Professeur au Muséum.

mées, la même tradition que son prédécesseur, tout en s'orientant vers une spécialisation beaucoup plus précise, selon l'évolution des sciences naturelles qui s'accentuait à cette époque dans le monde entier. E. Oustalet en effet avait été essentiellement un Ornithologiste : il le resta et poussa très loin la connaissance de la systématique des Oiseaux. Mais sa mort, survenue bien inopinément en 1905, ne put lui permettre de donner toute sa mesure dans son activité professorale et administrative.

Cette mort devait d'ailleurs amener quelque confusion dans la vie intime du service. Le Docteur Edouard Trouessart [1], qui, en 1906, succédait à Oustalet comme professeur, à un âge où d'autres eussent peut-être déjà songé à la retraite, se vit rapidement aux prises avec des difficultés de toutes sortes. Parmi celles-ci, il convient de faire une place à part à celles qui résultaient d'une tentative d'orientation nouvelle par laquelle, déjà à cette époque, certains milieux intellectuels prétendaient réduire ou même méconnaître le rôle des collections et des explorations méthodiques dans la recherche scientifique et le progrès des sciences naturelles, — rôle pourtant absolument capital pour qui désire acquérir autre chose qu'une connaissance très fragmentaire des ressources de la Nature. Trouessart, il faut le dire, se garda bien d'acquiescer à ces tendances, mais il ne sut ou ne put sans doute réagir suffisamment contre elles.

Le résultat fut en tout cas que, tandis que se ralentissait l'enrichissement des collections du Muséum, au contraire les autres grands Musées étrangers, d'Angleterre, d'Allemagne, de Suède, des Etats-Unis et d'autres pays encore, connaissaient une prospérité accrue, grâce aux apports incessants que leur faisaient des missions de prospection, suscitées ou entretenues par eux. Le Muséum de Paris dut en général se contenter, grâce à des échanges intéressants consécutifs aux relations cordiales nouées avec ces mêmes organismes, de ne participer que dans une faible mesure aux nombreuses découvertes mammalogiques et ornithologiques qui furent faites durant toute cette période en des régions du globe encore peu connues jusqu'alors, comme la Nouvelle-Guinée et les archipels avoisinants.

Ed. Trouessart resta à la tête de son service jusqu'à sa retraite en 1926 : il avait alors 84 ans. C'était un homme érudit, auteur de plusieurs traités didactiques importants, d'un esprit assez mordant, mais précis, prudent et souvent sagace dans ses jugements. Sans doute, comme beaucoup de savants officiels de sa génération, resta-t-il essentiellement un naturaliste de cabinet, plus ouvert à la documentation livresque qu'à l'étude directe de la Nature.

2. Dr. Edouard-Louis Trouessart (1842-1927), Professeur au Muséum.

D'ailleurs la crise grave de la première guerre mondiale devait encore dès 1914 freiner les possibilités de voyages documentaires, et l'activité du service s'en ressentit. TROUESSART s'y était néanmoins entièrement consacré à l'étude des Mammifères, abandonnant tout ce qui concernait l'Ornithologie aux soins de son Assistant, Auguste MENEGAUX [1].

C'est en 1918 et 1919 que je fis personnellement la connaissance de TROUESSART et de MENEGAUX. Mon maître en Ornithologie, Eugène SIMON [2], m'avait présenté à eux et j'en avais reçu le meilleur accueil. Il est vrai que je ne pouvais être appuyé par un homme d'une compétence et d'une aménité plus appréciées que SIMON, car celui-ci, qui fut à la fois un entomologiste et un ornithologiste réputé, alliait au prestige d'une très haute culture intellectuelle un désintéressement absolu et une ardeur passionnée pour les études zoologiques. Eugène SIMON appartenait à cette génération d'hommes de bien, de grands voyageurs et de savants mécènes des sciences naturelles, qui florissait encore au début de ce siècle, et sa mort, en 1924, a laissé autour de lui d'unanimes regrets. Il s'était, en Ornithologie, spécialisé dans l'étude des Colibris, dont il avait appris à connaître la vie curieuse au cours d'un voyage effectué en Amérique du Sud, et il renoua ainsi une tradition qui, depuis VIEILLOT et LESSON au début du XIXe siècle, et malgré la rivalité du célèbre naturaliste anglais John GOULD, avait toujours laissé cette étude aux soins des Zoologistes de France.

Plus jeune que lui, mais non moins dévoué au progrès des sciences naturelles, Paul CARIÉ [3], qui s'était spécialisé à cette époque dans l'étude historique et biologique des îles Mascareignes, son pays natal, et qui mourut si prématurément en décembre 1930, dotait aussi le Muséum d'une documentation précieuse sur ces mêmes îles, qui avaient figuré parmi les plus anciennes des colonies françaises.

Mais, avec lui, nous entrons dans la période contemporaine, celle que tous vous connaissez et à laquelle reste attaché le nom du Professeur Edouard BOURDELLE. Après avoir enseigné l'anatomie à l'Ecole Nationale Vétérinaire d'Alfort, le Professeur BOURDELLE succéda à TROUESSART en 1926, et nous avons la grande joie de le voir fréquenter encore aujourd'hui, avec une bienveillance et un dynamisme qui ne se ralentissent pas, le service qu'il a dirigé pendant 21 ans. Il est toujours délicat de parler d'un passé aussi proche, surtout lorsque, comme ce fut le cas, nous avons, lui et moi, travaillé côte à côte avec une communauté de sentiments, d'idées et de tendances, qui ne s'est guère démentie, à maintenir toujours aussi

1. Henri-Auguste MENEGAUX (1857-1937), Assistant au Muséum.
2. Eugène-Louis SIMON (1848-1924), Correspondant de l'Académie des Sciences, Associé du Muséum.
3. Paul CARIÉ (1876-1930), Associé du Muséum.

vivace l'activité de ce service. Aussi permettez-moi seulement de rappeler que, reprenant la tradition établie par les plus illustres de ses devanciers, le Professeur Bourdelle, tout en restant attaché personnellement à l'étude des Mammifères, pour laquelle il a créé le premier périodique français spécialisé : « *Mammalia* », et tout en fondant également le Centre de recherches sur les migrations des Vertébrés supérieurs, a largement contribué par son inlassable affabilité et par son esprit d'entreprise à rétablir ce courant de recherches désintéressées et de récoltes de documents, nécessaire pour redonner au Muséum National de Paris le lustre et la place de choix qu'il doit conserver parmi les grands établissements scientifiques similaires du monde entier.

D'une part, le Professeur Bourdelle, activement et intelligemment secondé par notre Assistant, le regretté Paul Rode, a tenu à constituer les bases d'une véritable collection scientifique de Mammifères, comparable à celle des Oiseaux, et a acquis entre autres à cet effet, pour les études en laboratoire, une très importante collection de Mammifères d'Europe occidentale, réalisée par un amateur éclairé, Mr. Mottaz.

D'autre part, rappeler les noms et les services de tous les dévoués Correspondants qui, au cours de ces 25 dernières années, n'ont cessé d'enrichir brillamment les collections de Mammifères et d'Oiseaux du Muséum dépasserait certainement le cadre de cette leçon. Qu'il me soit permis tout au moins de citer, à titre d'exemples, les noms de trois d'entre eux, auxquels l'importance exceptionnelle de leur participation à l'accroissement de ces collections a valu le titre, très justifié, d' « Associé du Muséum » : je veux parler de MM. Jean Delacour, Guy Babault et René Malbrant, qui ont rapporté de leurs voyages et de leurs séjours, le premier en Indochine et à Madagascar, le second dans l'Inde et au Congo belge, le troisième enfin en Afrique équatoriale française, des documents d'une valeur scientifique universellement reconnue et estimée. Aussi peut-on dire qu'à tous sans exception, le Muséum de Paris et même, en se plaçant à un point de vue plus élevé et plus général, la zoologie des Vertébrés supérieurs doivent beaucoup de leurs plus récentes acquisitions.

*
* *

C'est avec de telles traditions et de telles bonnes volontés que je souhaite voir se perpétuer l'activité de la Chaire de Mammalogie et d'Ornithologie et sa participation efficace au progrès général de la Zoologie. Car celle-ci, tout comme les autres sciences de la Nature, reste essentiellement progressive, et, si les tendances philosophiques et les doctrines scholastiques où se complurent tant de grands naturalistes d'autrefois se voient de plus en plus remplacées

à l'heure actuelle par une recherche plus directe, plus objective et plus approfondie des réalités si complexes de la nature, c'est que précisément ces sciences ont progressé, — et progressé non pas seulement par l'expérimentation en laboratoire, mais tout aussi bien par une pénétration plus intime dans tous les domaines de ce monde où se manifeste une étincelle quelconque de la vie. Or la vie actuelle des Animaux et des Végétaux dans la Nature laisse encore, contrairement à une opinion curieusement répandue, beaucoup d'énigmes à éclaircir et même sûrement beaucoup d'inconnu à trouver.

C'est là, me semble-til, la tâche essentielle que doit poursuivre le naturaliste, et, dans cette voie, les précieuses collections léguées à nos soins par tous ces zélateurs du Muséum, qui, depuis sa création, lui ont fait confiance en lui remettant le fruit de leurs efforts, restent à mes yeux l'indispensable base de toute étude comparative sérieuse. Mais elles imposent aussi un double et impérieux devoir : celui de les entretenir avec sollicitude et vigilance, car elles sont irremplaçables, et celui de les accroître sans cesse, car elles sont loin de représenter encore la plénitude des connaissances acquises jusqu'à maintenant. Je pense ainsi pouvoir acquitter une dette de reconnaissance envers ces Naturalistes sincères qui furent les animateurs du passé en même temps que je souhaite y voir un encouragement pour tous leurs émules de l'avenir.